

LE PREMIER CONGRÈS INTERNATIONAL D'ÉTUDES BYZANTINES

(Bucarest, 14–20 avril 1924)*

PRÉMISSSES ET CONTEXTE HISTORIQUE D'ORGANISATION

FLORINA FODAC

L'idée d'organiser un congrès international dédié en exclusivité aux études byzantines a été lancée pour la première fois par Nicolae Iorga au sein du V^e Congrès International de Sciences Historiques de Bruxelles (8–15 avril 1923)¹. Dans ses *Mémoires*, l'historien roumain, participant actif aux travaux de ce Congrès, accorde quelques pages à la naissance de cette idée, à la manière par laquelle celle-ci a été mise en œuvre et au déroulement des préparatifs proprement dits : « *Dans la section destinée aux études byzantines, est surgie une fois, pendant une conversation avec M. Grégoire, l'idée d'un Congrès spécial pour cette discipline qui est très riche et qui a surtout beaucoup de prolongations dans la vie des peuples qui se trouvent sur le territoire de l'ancien Empire d'Orient et qui héritent tellement de formes et de manières de Byzance. J'ai suggéré, comme lieu de réunion, la ville de Bucarest, qu'avait recommandée aussi mon initiative de 1913 (celle de réunir en recherche tous les épigones de Byzance). La proposition a été chaleureusement acceptée, dans l'attente de recevoir l'assentiment des facteurs décisifs tels M. Diehl ou M. Gabriel Millet...*

Les premiers préparatifs ont démarré tout de suite. Très vite, à la différence d'autres préparations, qui durent des années entières, j'ai pris les premières

* Je tiens à remercier le Professeur Evangelos Chrysos, Université d'Athènes, qui m'a donné l'idée de cet article et les premières suggestions, le Professeur Andrei Pippidi, Université de Bucarest, qui a eu l'amabilité de m'aider à identifier les participants au Congrès dans les photographies annexées et le Professeur Emilian Popescu, Université « Alexandru Ioan Cuza », Iași pour les recommandations en vue de la publication de cet article.

¹ Voir *Le Premier Congrès International d'Études Byzantines*. Bucarest, avril 1924. Titres et sommaires des communications : C. Marinescu, *Compte rendu du premier Congrès international d'études byzantines*, Bucarest, 1924 ; Louis Bréhier, *Le premier congrès international d'études byzantines à Bucarest*, « Revue Internationale de l'Enseignement », 15 sept. et 15 oct. 1924, p. 267–275 (publié aussi dans « Byzantion », I(1924), p. 734–744); Paul Graindor, *Le premier congrès d'études byzantines* dans la « Revue belge de philosophie et d'histoire », tom III (1924), p. 673–675 ; l'article de Louis Bréhier dans la « Revue de l'art ancien et moderne », XLVI (1924), p. 63–66 et de Henri Grégoire dans la « Revue Archéologique » XX (1924), p. 243–246.

mesures pour la réunion de 1924. Le Gouvernement roumain, influencé par ses intérêts et ses passions politiques habituelles, ne s'est pas montré favorable à une telle initiative, dont la fructification devrait faire honneur à la Roumanie. Même si le Ministre de l'Instruction, mon bon collègue Dr. C. Angelescu, a accordé une petite indemnisation pour couvrir les premières dépenses, si l'on a accordé la gratuité sur les chemins de fer et des voitures-lits pour l'excursion finale (qui devrait laisser un souvenir inoubliable à nos hôtes), Ion Brătianu (le prime ministre) déclarait que l'Etat ne peut pas patronner ce qu'il considérait une aventure frivole de « ce Iorga », auquel il ne daignera de reconnaître que les mérites « d'animateur » et cela seulement en cas de succès.

Mais, quand les savants français et belges ont adhéré avec plaisir, quand des participations latines ont été annoncées, quand nos voisins s'inscrivirent, et même les Bulgares par leur méritoire archéologue Filov, quand les Serbes, les Yugoslaves, en général, se sont annoncés en grand nombre, quand les Grecs décidaient à leur tour à être représentés par le maître de leurs études d'archéologie médiévale, M. Sotiriu et par le professeur Kugeas, quand on a appris que l'illustre Ramsey va venir d'Angleterre, en route vers l'Asie Mineure de ses études, et quand même l'Amérique a choisi un représentant, ce monde politique plein de zèle a compris qu'il n'y avait pas d'autre chose à faire que de donner son concours officiel. Le roi et la reine (le roi Ferdinand et la reine Marie, n.a) se trouvaient en ce temps-là dans un voyage en Occident et c'est pour cette raison qu'on nous a refusé une réception au Palais, mais le prince héritier et sa gracieuse épouse (le prince Carol et la princesse Hélène, n.a) ont fait un aimable accueil aux congressistes (...) tout s'est achevé avec les cadeaux que nous avons fait aux invités, à savoir des objectes d'art populaire. Puis, s'ensuivirent les excursions organisées de manière à pouvoir voir, très vite et sans aucune fatigue, ce que nous possédons en tant qu'art post-byzantin: les monastères des princes moldaves de Bucovine, les créations princières de Valachie et d'Olténie de Neagoe Bassarab, jusqu'à l'autre Bassarab des XVII^e-XVIII^e siècles, Brâncoveanu (...)

Avant de nous séparer, MM. Diehl, Millet, Grégoire et encore d'autres représentants nationaux se sont rencontrés dans ma maison pour décider que, à côté de la revue byzantine, assez méritoire de Munich, de Krumbacher – à laquelle j'avais collaboré moi-même, avec une étude sur les Latins et Grecs en Orient au XV^e siècle – il faut créer encore une revue de langue française ayant un caractère moins strictement philologique. On a choisi le titre de « Byzantion » et on l'a placée sous la direction de M. Grégoire et M. Graindor...»² Sans ignorer la nature subjective de cette relation, on considère que celle-ci représente un bon point de

² Nicolae Iorga, *O viață de om așa cum a fost* (Une vie d'homme, telle qu'elle fut), București, 3 vol. 1934, p. 122-126 (plus loin, *O viață de om...*). Une invitation a été adressée aux savants roumains en juillet 1923, suivie par une invitation aux savants étrangers en octobre 1923 (voir leurs textes chez C. Marinescu, *op. cit.* p. 3-7). Le Congrès a bénéficié du haut patronage du Gouvernement roumain, qui a donné tout son concours, en particulier par les subventions du Ministère de l'Education, des Affaires étrangères et des Chemins de Fer Roumains.

départ pour nous interroger, à travers cette étude, comment *l'Idée* que Iorga a présentée aux historiens réunis à Bruxelles fut-elle née dans le contexte roumain *d'après guerre* et pourquoi a-t-elle reçu l'accord enthousiaste de milieux savants de l'époque.

*

Dans le quotidien « Universul » (L'Univers) du 16 avril 1924 on lit: « *Des illustrations remarquables de la science mondiale, en honorant par leur haute autorité notre Capitale, rendent un hommage non seulement au pays qui, par des contributions honorables, a augmenté le patrimoine de nombreux domaines scientifiques, mais aussi à ce peuple qui, l'arme à la main, a compris sa noble mission de se sacrifier sur l'autel des idées* (La Roumanie avait participé à la première guerre mondiale, aux côtés de l'Entente, 1916–1918, n.a)..... *Il convient donc que la merveilleuse époque qui fut celle de Byzance, avec toutes ses agitations et ses décadences, soit mieux mise en lumière afin qu'on arrive à une juste compréhension de notre civilisation même.* » C'est dans cet esprit que les principaux journaux de l'époque écrivent sur cet événement: le Congrès de Bucarest n'est pas regardé seulement comme un *événement scientifique*, mais également comme un *événement-manifeste* pour l'affirmation internationale de la « Grande Roumanie » d'après guerre. Son but était d'offrir, aux Roumains eux-mêmes et surtout aux étrangers, le témoignage du passé qui devrait soutenir les aspirations du présent.

Dans ce temps-la, la personnalité qui assurait ce lien entre passé et présent, par son infatigable activité scientifique et par son action politique, était Nicolae Iorga³. Dans un article dédié aux travaux du Congrès qui venait de commencer, il dévoile deux idées essentielles, qui, à son avis, justifiaient l'organisation d'une telle manifestation dans la capitale de Roumanie. Premièrement, en remerciant ceux qui ont bien reçu l'invitation de venir à Bucarest, Iorga montre que, par ce geste, les savants étrangers rendent un hommage *au rôle culturel que la Roumanie a accompli et continue à accomplir dans cette partie de l'Europe*. Deuxièmement, ces savants doivent reconnaître que, malgré les vicissitudes de l'histoire, *les Roumains ont développé une civilisation de synthèse (et pas une d'emprunt)*, dans laquelle on a mélangé des influences diverses. Dans cette synthèse, Byzance eut sa contribution et c'est de là que proviennent plusieurs des traits qui caractérisent l'esprit roumain dans son ensemble: « *Nous avons continué, dans des formes moins prononcées, ce que le monde chrétien d'Orient était autrefois. Mais l'essence de Byzance n'a pas décré par la limitation de nos frontières. Nous ne*

³ Parmi les nombreux ouvrages consacrés à la personnalité de Iorga, voir: *Nicolae Iorga. L'homme et l'œuvre. A l'occasion du centième anniversaire de sa naissance*, recueil édité par D.M. Pippidi, București, 1972; Nicholas Nagy-Talavera, *Nicolae Iorga – o biografie* (Nicole Iorga – une biographie), Institutul european, 1999; Constantin Bușe, *Nicolae Iorga, 1871–1940*, Universitatea din București, 2000.

*considérons pas d'avoir cherché trop tôt, dans les problèmes de celui-ci, une explication de tant d'éléments de notre histoire. Un travail utile a commencé. L'avancer, c'est la manière la plus convenable de remercier tous ceux qui nous honorent aujourd'hui de leur présence parmi nous. »*⁴

Dès le commencement de sa carrière scientifique, Iorga fut préoccupé d'établir le rôle des Roumains dans l'Histoire universelle⁵. C'était, à son avis, le seul moyen d'offrir à l'histoire nationale un sens intégré à la fois dans l'histoire européenne et mondiale. Byzance lui semblait la meilleure voie pour aboutir à une vraie compréhension de l'histoire roumaine et pas forcément à cause du fait que les sources byzantines contiennent les plus anciens témoignages sur la présence des Roumains dans l'Histoire universelle. Les recherches de Iorga visaient une Histoire du Sud-Est européen, territoire considéré comme un prolongement spirituel et institutionnel de Byzance⁶. Dans ce contexte, Iorga faisait une distinction claire au sujet de la position des Etats balkaniques par rapport à Byzance. Les Bulgares et les Serbes ne sont pas vraiment des successeurs, mais *des imitateurs* de Byzance, parce que leurs Etats sont co-existants avec l'Empire originaire ; l'Empire ottoman est *le continuateur*, la Russie en est *l'héritière*, seuls les Pays roumains sont *des vrais successeurs*⁷.

L'idée que Byzance a continué de vivre sur un plan spirituel et par ses institutions après que l'Empire eut disparu comme forme politique (et cela grâce aux Roumains) domine sa pensée historique⁸. L'historien s'est concentré sur le passé commun du Sud-Est européen, dans le cadre duquel il a cherché à mettre en

⁴ L'article « *Un Congres la București* » (Un congrès à Bucarest), paru dans le journal « *Neamul românesc* » (La nation roumaine) du 15 avril 1924, p.1. Fondée et conduite par Iorga jusqu'à la fin de sa vie, cette publication fut la principale tribune pour exprimer ses opinions à l'égard des événements de l'époque et le principal moyen par lequel il a essayé d'attirer l'élite intellectuelle roumaine vers ce qu'il considérait être les intérêts primordiaux de la Roumanie.

⁵ Voir l'étude du même auteur, *La place des Roumains dans l'histoire universelle*, t. I-III, Bucarest, 1935.

⁶ Iorga a attaché une attention particulière à l'unité foncière de l'évolution historique, des formes de vie et de culture de cette région. Voir M. Berza, *Nicolas Iorga et les études sud-est européennes*, « *Bulletin de l'Association Internationale d'Etudes du Sud-Est européen* » 1 (1963), n^{os} 1-2, p. 30 ; Eugen Stănescu, *Nicolae Iorga – Historien du monde byzantin*, Idem, III, 2 (1965), p. 15-27 ; Alexandre Elian, *Nicolae Iorga et le Sud-est européen*, dans Idem, 9 (1971), p. 12-34 :

⁷ *Choses d'Orient et de la Roumanie*, București, 1924, p. 40. La plupart des ouvrages destinés à établir la place des Roumains dans l'Europe du Sud-Est sont parus pendant les guerres balkaniques (1912-1913) : *Românii, vecinii lor și Chestiunea Orientului* (Les Roumains, leurs voisins et la question d'Orient), Vălenii de Munte, 1912 ; *Notele unui istoric cu privire la evenimentele din Balcani* (Notes d'un historien concernant les événements des Balkans), « *Analele Academiei Române* », *Memoriile secțiunii istorice* 35, 1912 ; *Chestiunea Dunării. Istorie a Europei răsăritene în legătură cu această chestiune* (La question du Danube. Une histoire de l'Europe Orientale concernant cette question), Vălenii de Munte, 1913.

⁸ L'idée de la continuité byzantine assurée par les Roumains est exprimée très tôt par Iorga dans son *Histoire du peuple roumain* (Gotha, 1905). Dans le cadre du Congrès des sciences historiques de Londres (1913), il présente cette idée dans l'étude *La survivance byzantine dans les Pays Roumains*, une synthèse développée plus tard dans son ouvrage classique *Byzance après Byzance*, Bucarest, 1935.

évidence un large spectre d'initiatives roumaines⁹. Il a souvent montré que, pendant cinq siècles, les Pays roumains ont eu un statut privilégié et donc la possibilité de garder leur indépendance, d'avoir des programmes culturels propres, dans un mot, de continuer par l'esprit et par l'action ce que fut Byzance autrefois. En conséquence, les Roumains sont obligés, dans le nouveau contexte balkanique d'après guerre, de définir leur position, en concordance avec une tradition que personne ne peut songer sérieusement à nier: « *On va chercher, dans la vie des peuples chrétiens d'Orient tout ce qui peut servir pour montrer comment les Pays roumains sont arrivés au centre des efforts culturels du monde oriental. On va affirmer de cette manière notre grand rôle dans l'histoire universelle. Finalement, pour nos jours on va révéler notre rôle d'intermédiaires des tendances culturelles et politiques occidentales et des souteneurs, d'une manière durable et désintéressée, des aspirations des Grecs, des Bulgares et des Albanais à la liberté nationale et à l'indépendance. Et en ce moment-là, notre mission actuelle va être plus claire. Elle doit être liée à tout notre héritage et à tous nos sacrifices. Nous avons une civilisation nationale à consolider, en l'alimentant avec tout ce que nous avons conservé comme monuments, traditions et souvenirs et en la tenant en contact avec toutes les tendances saines de renouvellement culturel.* »¹⁰

Les circonstances historiques ont constitué pour Iorga des stimulants qui l'ont provoqué à entreprendre d'amples recherches historiques. Pendant les années qui ont précédé l'organisation du Congrès, la Roumanie faisait des efforts diplomatiques intenses pour obtenir la reconnaissance internationale des décisions qui la regardaient, adoptées à Versailles (1919–1920). Plus concrètement, il s'agissait d'obtenir une reconnaissance internationale pour l'union des provinces historiques, Transylvanie, Bucovine (Nord de la Moldavie) et Bessarabie (le territoire entre les rivières Prut et Dniestr, aujourd'hui partie de la République de Moldova) avec la Roumanie en 1918. Si la plupart des Assemblées des pays européens ont voté favorablement, on arrive vite à une impasse, même au mois de mars 1924 : le refus de l'Union Soviétique de renoncer à ses droits sur la Bessarabie (devenue province de l'Empire tsariste depuis 1812)¹¹. Pendant le mois

⁹ Entre 1913–1914, le « Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine » publia quatre études de Iorga sur ce sujet: *Basile Lupu, prince de Moldavie, comme successeur des empereurs d'Orient dans la tutelle du patriarcat de Constantinople et d'Eglise orthodoxe*, p. 1640–1653 (Académie roumaine. Bulletin de la Section historique, 2 (1914), p. 88–123; *Le Mont Athos et les pays roumains* (Idem, p. 149–213): « Les princes de Moldavie et de Valachie ont été pendant des siècles les rénovateurs et les protecteurs de presque tous les monastères, comme successeurs naturels et légitimes des empereurs byzantins » (p. 212–213); *Fondations des princes roumains en Orient. Monastères des Météores en Thessalie*, Idem, p. 225–240; *Fondations des princes roumains en Epire*, Idem, p. 240–270.

¹⁰ N. Iorga, *Deux conceptions historiques*. Discours de réception comme membre actif de l'Académie Roumaine, publié dans *Generalități cu privire la studiile istorice (Généralités sur les études historiques)*, III^e éd., Bucuresti, 1944, p. 93–94.

¹¹ Le 24 mars 1924 commença la Conférence russo-roumaine sur la Bessarabie et le 27 mars la Conférence austro-roumaine sur la Transylvanie et la Bucovine. La reconnaissance de la part de l'Assemblée française de l'Union de ces territoires avec la Roumanie a généré les protestations de la

d'avril, au moment même où le Congrès se réunissait à Bucarest, la famille royale roumaine, le roi Ferdinand et la reine Marie, se trouvait dans un voyage diplomatique dans les grandes capitales européennes pour soutenir la cause de la Roumanie et pour montrer que « la Roumanie occupe une place indiscutable dans la vie internationale », comme on peut lire dans les publications roumaines de l'époque¹².

Parallèlement à ces efforts au niveau d'Etat, Iorga se lance dans une campagne personnelle qui avait comme but de présenter le problème roumain à l'opinion publique internationale¹³. La revue « Neamul Românesc » en donnait le ton, en présentant toujours l'exemple des voisins. « *Dans tous les milieux littéraires et politiques, les représentants des pays orientaux ont présenté leurs richesses culturelles et économiques : les Bulgares ont édité deux volumes sur l'état de leur pays, les Hongrois ont célébré à Paris, avec le concours des Français, le centenaire de Petöfi ; les Tchèques ont organisé une exposition de leurs livres, les Polonais ont une association qui s'occupe seulement des manifestations ayant comme but le rapprochement culturel et économique avec la France. Nous pourrions, nous-mêmes faire toutes ces choses pour le bien de notre pays, mais il n'y a personne qui veuille offrir son temps et sa bonne volonté pour*

Russie et de l'Italie (intéressée peut-être à gagner l'aide de Moscou dans les problèmes des Détroits et des îles de la Mer Egée). Pour les échos roumains de ces discussions, voir « Universul », les parutions du mois de mars, surtout l'édition du 20 mars 1924. Voir aussi les ouvrages de Iorga *La vérité sur le passé et le présent de la Bessarabie*, Bucarest-Paris, 1922.

¹² La visite des souverains roumains commença à Paris, le 10 avril 1924. Voir l'article de N. Iorga, dans « Universul » du 9 mars, 1924, p.7.

¹³ Dans son opinion, l'historien a non seulement une tâche scientifique à accomplir, mais aussi une tâche politique, celle de conduire ses contemporains vers une compréhension plus approfondie des événements de leur époque (voir N. Bănescu, *Conceptia istorică a lui Nicolae Iorga*, « Revista istorică », 1942, p. 2-3). Pour Iorga, cet impératif était également un problème d'orgueil personnel en tenant compte que, à cause des divergences politiques, il ne fut pas invité par le Gouvernement roumain à participer au Congrès de Versailles. Toute l'activité scientifique de Iorga pendant ces années refléta trois de ses convictions politiques, à savoir que la position politique de la Roumanie soit liée au Système de Versailles, en particulier à la France (il parle souvent de « la grande nation latine de l'Occident et sa sœur cadette du Danube », *Histoire des relations entre la France et les Roumains*, Paris, 1918, p. 265), qu'elle soit ouverte à la collaboration avec les petits Etats balkaniques, collaboration basée sur leur passé commun, et qu'elle encourage « la collaboration » politique et culturelle avec les pays latins. Cette dernière idée, qui avait d'ailleurs un large écho dans l'époque (voir l'initiative de constituer « une société latine », prise au Congrès international de sciences historiques de Bruxelles), fut souvent exprimée dans le journal « Neamul Românesc » (« *Le plan de M. Iorga est grandiose, mais simple. Pour empêcher les tendances de pénétration de la culture germanique, qui sont visibles chez nous, nous devons nous rattacher à la latinité Occidentale, d'une manière plus pratique qu'autrefois. Il faut que nous empêchions l'effusion du livre allemand, et que nous trouvions des moyens pour populariser le livre français et italien...* » (1^{er} mars 1923). Sa politique « latine » était alimentée par un ressentiment envers l'Allemagne et les Allemands, qui l'a suivi tout au long de sa vie et qui allait lui causer la mort tragique. Malgré le fait qu'il avait étudié en Allemagne et qu'il avait obtenu son doctorat à Leipzig, Iorga n'a plus jamais visité l'Allemagne après la guerre. Dans ses *Mémoires*, on trouve des pages entières qui dénoncent le massacre culturel pendant la guerre, y compris le pillage de sa précieuse bibliothèque.

les organiser.... La possibilité de sortir de l'oubli nous est offerte par M. Iorga avec sa venue à Paris et surtout avec les cours qu'il donne à la Sorbonne. »¹⁴.

Les conférences internationales auxquelles il participa entre 1920–1923 à Paris, à Strasbourg, Lyon, Berne, Prague, Bratislava, Varsovie, Vilnius, Poznan, Cracovie, etc. et les cours qu'il donna à partir de 1921 à la Sorbonne avaient comme but de faire connaître la Roumanie dans le monde et d'établir son rôle dans l'histoire universelle. « *Mon but était de démontrer que nous ne sommes pas seulement une nation latine, mais la latinité orientale elle-même, tant qu'elle a survécu après toutes les vicissitudes de l'histoire.....L'invitation au Collège de France fut l'occasion pour commencer toute une œuvre de propagande qui devrait montrer l'originalité et la valeur de la nation roumaine, ignorée en France et ailleurs, sans lui reconnaître le rôle dans le monde.* »¹⁵

Dans ce contexte, Iorga publia aussi un compendium d'Histoire des Roumains en langue française, *Histoire des Roumains et de leur civilisation* (1920), destiné à répondre aux exigences de l'opinion publique étrangère de s'informer au sujet d'un peuple qui jouait une carte décisive pour son avenir¹⁶. Toute cette activité a attiré la sympathie du milieu intellectuel international qui reconnaissait à Iorga la qualité d'ambassadeur culturel de la Roumanie : « *M. Iorga appartient à un pays qui a avec la France des relations très anciennes, et je puis bien dire qu'il a fait plus que*

¹⁴ *Activitatea d-lui Iorga la Paris, în luna april 1923* (L'activité de M. Iorga à Paris dans le mois d'avril 1923), « Neamul Românesc », 9 mai 1923, p. 1.

¹⁵ *O viață de om...* III, p. 51, Le cours fut divisé en deux parties : la première porta sur *Les relations entre l'Orient et l'Occident de l'Europe au Moyen Age*, la deuxième traita de *La pénétration des idées d'Occident en Europe Orientale dans les XVIII^e et XIX^e siècles*. C'est le moment où Iorga fonde les deux écoles roumaines à l'étranger, une à Paris (Fontenay aux Roses, « une de plus grandes réalisations de ma vie », *O viață de om*, p. 58), et une autre à Venise (Casa Romana di Sua Eccellenza Iorga). Ces initiatives étaient issues à leur tour du même esprit de rivalité avec les actions des voisins (à savoir la fondation de l'école hongroise de Rome). Leurs tâches étaient d'initier les étudiants roumains à l'histoire, la pensée et l'art des peuples français et italien. Voir Petre Țurlea, *Școala Română din Franța (L'école roumaine de France)*, Editura Academiei, 1994.

¹⁶ A la fin, l'ouvrage contient une déclaration manifeste d'Iorga : « *La manière dont, dans une lutte absolument inégale, les paysans roumains, combattirent et combattent encore (...) montre plus que tout plaidoyer diplomatique, qu'il y a dans cet Orient carpatodanubien un peuple de presque 14 millions d'âmes, d'une ancienne civilisation originale, qui ne demande, en échange de ses souffrances millénaires, dont la civilisation du monde chrétien a profité, que le respect dû à ses droits incontestables.* » Le livre qui est paru en anglais (Londres, 1925), italien (Milan 1928), allemand (Sibiu, 1929), roumain (București, 1930) a reçu toutefois une recension peu favorable de part de C.C. Giurescu, au nom de la « nouvelle école d'histoire » (voir, « *Revista istorică română* », I, 1931, p. 337–382; II (1), p. 1–45; II (2), p. 164–220). Iorga a utilisé tous les moyens à sa disposition, pour montrer la place des Roumains dans l'histoire : le mariage de la princesse Elisabeta avec le prince héritier de Grèce, George (27 février 1921) lui offre l'occasion d'écrire la brochure *Roumains et Grecs au cours des siècles* (Bucarest, 1921) ; une autre brochure, sur *Les relations entre Serbes et Roumains*, est parue à l'occasion du mariage de la princesse Marie avec le roi Alexandre de Serbie (8 juin 1922). Egalement, il a popularisé tout ce qui constituait l'art, la culture et la tradition roumaine (Voir par exemple, *L'art populaire en Roumanie : son caractère, ses rapports et son origine*, Paris, 1923, *L'ornementation des vieux livres des Roumains*, Paris, 1924, etc.).

personne, à sa manière, pour nous intéresser aux choses, non seulement de la Roumanie présente, mais de la Roumanie passée. Il appartient à la catégorie de ces hommes qui sont en même temps des hommes de pensée et des hommes d'action, chez lesquels, pour bien dire, l'une des façons de vivre ne se sépare pas de l'autre, et qui font servir leur science à la réalisation des idées.»¹⁷

*

A partir du XX^e siècle, la science historique roumaine, représentée par des personnalités comme I. Bogdan, A.D. Xenopol, D. Onciul, commença à être graduellement dominée par la personnalité de Nicolae Iorga. Bien qu'il eût comme spécialité l'histoire médiévale, Iorga a attaché une attention sporadique à Byzance, en s'intéressant surtout aux aspects qui pouvaient offrir un cadre à la compréhension de l'histoire nationale et universelle. Par conséquent, on peut dire peu de choses à l'égard de son activité en tant que byzantiniste; son œuvre d'une ampleur impressionnante contient seulement trois livres dédiés en exclusivité à Byzance : l'œuvre de synthèse *The Byzantine Empire* (London, 1905), qui allait devenir 30 années plus tard l'*Histoire de la vie byzantine* (3 vol., Bucarest, 1934) et le volume, *Byzance après Byzance* (Bucarest, 1935)¹⁸.

Néanmoins, convaincu de l'importance des études byzantines et de la nécessité que celles-ci trouvent un cadre propice de développement, Iorga a soutenu le progrès de la recherche scientifique dans ce domaine. En 1909, très tôt en comparaison avec le progrès des études byzantines en Europe, on a fondé une conférence d'histoire byzantine à l'Université de Bucarest, dont le titulaire était C. Litzica (1873–1921), le disciple de Krumbacher. Les Universités roumaines allaient établir, tour à tour, des chaires pour les études byzantines¹⁹. En 1913, Iorga

¹⁷ *Formes byzantines et réalités balkaniques. Leçons faites à la Sorbonne*, Bucarest, 1922, p. 3 (allocution de M. Brunot, doyen de la Faculté des Lettres).

¹⁸ N. Iorga a débuté à Paris avec la thèse *Philippe de Mézières (1327–1405) et la croisade au XIV^e siècle*, qui lui valut le diplôme de l'École des Hautes Etudes. A Leipzig il a pris le titre de docteur ès lettres, en 1893, avec la thèse *Thomas III, marquis de Saluces*. En 1894, à l'âge de 24 ans, il fut nommé titulaire de la chaire d'histoire universelle à l'Université de Bucarest (M. Berza, *Nicolas Iorga, historien du Moyen Age*, « Revue historique du Sud-Est européen » XX, p. 5–30, p. 16). Parmi ses ouvrages qui touchent l'Histoire byzantine, on mentionne les *Echanges de relations entre l'Orient et l'Occident latin pendant le Moyen Age* (1909), *Formes byzantines et réalités balkaniques. Leçons faites à la Sorbonne*, Bucarest-Paris, 1922 ; *Origines de l'iconoclasme* (présenté au Congrès de Bucarest). Toutes ses études byzantines (réunies dans *Etudes byzantines*, I Bucarest, 1939 ; II Bucarest, 1940), comptent un peu plus de 20 articles, très peu pour un historien dont la bibliographie compte plus de 2000.

¹⁹ La conférence de Bucarest est transformée ensuite en chaire, dont le titulaire était le Professeur Demostene Russu (1869–1938), voir E. Stănescu și G. Zbucă, *Bizantinologia la Universitatea din București. Analele Universității București* (La byzantinologie à l'Université de Bucarest). Seria Științe Sociale. Istorie, Anul XIV, 1965, p. 111–123. A Iași, Oreste Tafrali (1876–1937), le disciple de Diehl, parvenait à son tour à capter l'attention de la byzantinologie mondiale par ses recherches sur la ville de Thessalonique. En général, la nouvelle école roumaine de byzantinologie était axée sur la connaissance de l'influence byzantine dans les Pays roumains et sur l'étude des sources utiles pour l'histoire nationale.

avait fondé l'Institut des Études du Sud-Est européen à Bucarest²⁰ : « *Il fallait que l'initiative soit prise par nous, les Roumains. C'était de notre devoir. En tant que les héritiers des Thraces, en tant que représentants, par notre langue de la latinité, en tant que gardiens de l'ordre romain, en tant que protecteurs de toute la civilisation de l'Orient et fondateurs de l'Eglise orientale, nous sommes justifiés à affirmer notre primat scientifique et culturel.* »²¹

En ce moment là, les études byzantines européennes étaient représentées par les élèves de Karl Krumbacher (1859–1909) et par quelques personnalités notables tels Charles Diehl (1859–1944) et Gabriel Millet (1867–1953) en France²², J. Burry (1861–1927) en Angleterre et N. P. Kondakov (1844–1925) en Russie. Malgré leurs importantes contributions, on ne pouvait pas encore parler d'une préoccupation pour une collaboration internationale de ce genre et la byzantinologie se contentait de l'hospitalité que les congrès d'archéologie ou d'orientalisme voulaient bien lui offrir. C'est à l'occasion du Congrès des sciences historiques de Londres (1913) que Iorga se manifesta pour la première fois en tant que promoteur et animateur des études sud-est européennes au niveau international. Il y présenta deux communications (*Les bases nécessaires d'une nouvelle histoire du Moyen Age* et *La survivance byzantine dans les pays roumains*)²³ et, en même temps, il distribua la publication de l'Institut qu'il venait de fonder, *Bulletin de la Section Historique*, à tous les participants²⁴.

²⁰ Sur la fondation de l'Institut, A. Pippidi, *Pour l'histoire du premier Institut des études sud-est européennes en Roumanie*, RESEE XVI (1971), n° 1, p. 139; Idem, *Din istoria studiilor sud-est europene în Romania (De l'histoire des études sud-est européennes)*, « Buletin al Institutului de Studii Sud-Est Europene », IX (1988), p. 8.

²¹ Sa réplique à l'article « *Un institut balcanic la Universitatea din București* » (Un Institut balkanique à l'Université de Bucarest), publié dans le journal « *Universul* » n° 192 (15 juillet 1913, p. 1). Cf. *N. Iorga. Corespondență*, vol. III, p. 96–97.

²² En juillet 1899, est fondée la première chaire d'histoire byzantine à la Sorbonne, dont le titulaire était Charles Diehl. Grâce à lui, la byzantinologie française acquit d'importantes synthèses sur la vie et la civilisation byzantine (*La civilisation byzantine*, 1900; *Figures byzantines*, 1906; *Justinien et la civilisation byzantine*, 1909). La même année est fondée la première conférence d'archéologie byzantine à l'Ecole des Hautes Etudes, pour Gabriel Millet.

²³ Iorga a participé aux travaux de ce Congrès en tant que personne privée, malgré le fait qu'il fut désigné par l'Université de Bucarest à faire des communications dans la section II (Histoire de Moyen Age) et dans la section III (Histoire du Byzance). C'était le chef du gouvernement, Nicolae Titulescu, qui s'opposa énergiquement à sa participation en tant que représentant de l'Etat roumain. Iorga relate avec beaucoup d'amertume cet incident. « *Après de longues préoccupations scientifiques, qui ne m'ont apporté que fatigue, maladie et pauvreté, je suis parvenu à bénéficier dans le monde des savants d'un bon nom, qui m'est cher, d'autant plus qu'il peut être utile à ce pays que, selon l'opinion du chef du gouvernement, je ne suis pas digne de le représenter à un congrès général d'Histoire.* » (Lettre à Constantin Disescu, dans *N. Iorga. Corespondență* (N. Iorga. Correspondance), vol. II^e éd. Ecaterina Vaum, București, 1991 p. 32–33).

²⁴ On trouve de nombreuses lettres de remerciement pour la réception du *Bulletin*, comme par exemple de la part d'Arthur Gustav Stille, l'historien suédois (1863–1922), *Scrisori către Iorga. 1890–1920* (Lettres à Iorga), éd. Barbu Theodorescu, Petre Țurlea, vol. III p. 50–51; de William Shepard (1871–1934), professeur à l'Université de Columbia, *Ibidem*, p. 69–70; de Spyridon

Ce congrès fut l'occasion d'établir des contacts ou des liens d'amitié avec les plus grands historiens du moment. « *J'ai connu des hommes avec lesquels je collaborerai plus tard à l'Académie des Inscriptions, comme le serein chercheur de la littérature grecque, M. Croiset, comme M. Diehl, avec qui j'étais sur le point de nouer une sincère amitié, puis comme le chercheur attentif de l'iconographie, M. Millet. Un monde nouveau de connaissances, de personnalités, dont certaines avaient presque le même âge avec moi, et avec lesquelles j'étais lié non seulement par des occupations semblables, mais par l'accord en idées et en sentiments.* »²⁵ Si on parcourt la correspondance que Iorga a eue avec les plus importants historiens de l'époque, on peut constater le respect dont il était entouré²⁶. En particulier, Iorga porte une riche correspondance avec Charles Bémont (1848–1939), son ancien professeur à l'Ecole des Hautes Etudes de Paris, qui tenait à exprimer son avis à l'égard de tous les événements internationaux dans lesquels la Roumanie était impliquée²⁷ ou avec Gioachimo Volpe (1876–1971), le médiéviste italien, qui lui avouait une fois : « *Le Bulletin me permet d'apprécier plus exactement l'importance de votre activité en tant qu'historien de la Roumanie et le lien que vous faites entre la vie passée et la vie présente de votre pays, ainsi que vos efforts de lier l'histoire d'un jeune pays à l'histoire de l'Europe en général...* »²⁸ Plus tard, en 1919, quand la Roumanie avait besoin du support international pour faire connaître ses droits historiques sur son territoire national, Charles Diehl a été une des personnalités les plus actives en soutenant la cause de la Roumanie à l'étranger²⁹.

Lambros (1851–1919) de l'Université d'Athènes (*Ibidem*, p. 342–343), etc. Henri Pirenne (1862–1935), le renommé historien belge de l'Université de Liège, lui proposait un échange avec le *Bulletin de la Commission royale historique*. Pirenne confessa : « *je serais d'autant plus heureux de cet échange qu'il me rattacherait à vous d'une manière permanente* », *Ibidem*, p. 74–75). Dans une autre lettre, il estimait que « *des hommes de ce temps-ci vous avez fait plus que tout pour sa connaissance* (de l'histoire des Balkans). *Et ça c'est pour vous un titre de reconnaissance de la part de tous les savants autant que de la part de vos compatriotes* » (*Ibidem*, p. 243–244).

²⁵ *O viață de om*, vol II, p. 48.

²⁶ *Scrisori către Iorga. 1890–1920* (Lettres à Iorga), publiées par Barbu Theodorescu et Petre Țurlea. Par exemple. Karl Lamprecht, son ancien professeur de Leipzig, lui demande de rédiger une Histoire des Roumains dans le cadre de l'*Histoire des Etats sud-est européens* qui paraissait à Gotha sous sa direction (*idem*, vol. I, p. 466–467); Iorga va écrire *Geschichte des Rumanischen Volkes im Rahmen seiner Staatsbildungen*.

²⁷ Sur le rôle de la Roumanie en tant que modérateur pendant les guerres balkaniques, félicitations à l'occasion de l'entrée de la Roumanie en guerre, à côté de l'Entente (*Idem*, vol. V, p. 7–8, 132–133). Bémont considéra que Iorga, « *était en quelque sorte le porte-parole de son pays devant le monde savant* », N. Iorga, *Histoire des relations entre la France et les Roumains*, Paris, 1918 (Introduction VIII).

²⁸ « *Minacciati voi e anche noi da marea slave et germaniche, potremo saldarsi ancora, pur da lontano, e far catena per essere piu forti* » (*Scrisori către Iorga*, p. 117–121).

²⁹ Il a visité la Roumanie trois fois : pendant la guerre, avec la mission militaire française (Charles Diehl, *Correspondance de Roumanie. Musées et collections de Bucarest*, dans la « *Revue de l'art ancien et moderne* », XXIX, 1919, p. 235–236); en tant que participant aux travaux du Congrès en 1924 (*Idem*, *Impressions de Roumanie*, « *Revue des Deux Mondes* », 15 juin 1924, p. 832–846) et

Au Congrès des sciences historiques de Londres de 1913, on a décidé que la future réunion soit tenue à Pétersbourg, comme un hommage à l'entière activité de N.P. Kondakov. La guerre et les événements révolutionnaires qui s'ensuivirent en Russie ont empêché la réalisation de ce plan³⁰. A son tour, la byzantinologie allemande traversa après 1914 une période de recul. *Byzantinische Zeitschrift* n'apparaît plus et les élèves de Krumbacher sont isolés. Et pourtant, la byzantinologie ne voulait pas mourir.

Le Congrès prévu pour Pétersbourg en 1923 à Bruxelles (8–15 avril) a eu lieu dans une atmosphère d'alliés politiques qui représentaient les débats et décisions de Versailles³¹. Pour la première fois, à la proposition de Henri Grégoire et de H. Pirenne, on a créé une section autonome d'études byzantines. En l'absence de Diehl, qui se trouvait en Espagne, Iorga, Millet et Ramsey prirent une part active aux travaux du Congrès. Les organisateurs reconnaissent que l'établissement de cette section fut une « *innovation féconde dont nul ne prévoyait encore les répercussions. Grâce à l'instigation des savants roumains, à l'infatigable énergie de M. N. Iorga, professeur à l'Université de Bucarest, à l'activité de M. C. Marinescu, maître de conférences à la même Université, la modeste section s'était, à peine un an après, métamorphosée en Congrès, le premier du genre* ».

*

Nous nous sommes proposé de montrer comment l'idée du premier Congrès d'études byzantines à Bucarest a pris naissance. Après cette brève enquête, il convient de conclure que l'événement ne peut pas être séparé de la pensée, de l'activité scientifique et du prestige international reconnu à Nicolae Iorga dans le contexte historique et culturel de la Roumanie d'après-guerre³². En concordance

une en 1929, quand il a donné des conférences sur la société byzantine au temps des Comnène (*La société byzantine à l'époque des Comnène*, Bucarest, 1929).

³⁰ Dans le contexte de la révolution bolchevique, les trois publications byzantines suspendent leurs parutions entre 1917–1923 et la recherche dans ce domaine s'arrête. En 1920 N. Kondakov émigra en Tchéquie, devenant professeur à l'Université de Prague.

³¹ Iorga consigna dans ses *Mémoires* : « *Malgré l'absence des Allemands, des Autrichiens et de leurs amis... le Congrès a été plein de vie et de joie, se déroulant dans une atmosphère de solidarité parfaite... A ce moment-là, je connaissais pour la première fois la Capitale de la Belgique. J'y reviendrai pour retrouver les amis que j'avais faits pendant le Congrès. Parmi eux, M. Henri Grégoire, était la plus impressionnante figure, fouillant tous les problèmes appartenant à toutes les époques et à tous les espaces. ... celui qui passait facilement du vers hellénique des tragédies qu'il a traduites, aux formes artificielles de Byzance et au grec d'aujourd'hui, qu'il parlait comme sa propre langue. (O viață de om, p. 21).*

³² Il faut ajouter que, en 1924, Iorga était déjà membre de l'Académie Roumaine (1911), membre correspondant de l'Institut de France (1919), docteur *honoris causa* de l'Université de Strasbourg (1923) et de Lyon (1923), de l'Académie d'histoire de Stockholm (1923), membre de

avec notre conclusion, un observateur impartial comme l'historien belge Henri Grégoire présenta l'initiative de Bruxelles comme un résultat de la renaissance sud-est européenne d'après-guerre et des prétentions de succession byzantine des Etats balkaniques. Il voyait dans le Congrès de Bucarest qui s'ensuivit une expression particulière de cet état de choses³³.

En parcourant la correspondance de Iorga antérieure à l'année 1924, telle qu'elle a été publiée jusqu'à ce moment, nous n'avons trouvé pas même une seule allusion aux discussions entre Iorga et les savants roumains ou étrangers dont le résultat soit l'organisation du Congrès, avec la réserve qu'une future consultation du fonds manuscrit de Iorga puisse apporter des données nouvelles sur ce sujet³⁴. Néanmoins, tous les historiens qu'il avait réunis dans le Comité organisateur du Congrès étaient anciens disciples : Vasile Pârvan, professeur à l'Université de Bucarest, secrétaire de l'Académie roumaine³⁵, Nicolae Bănescu, recteur de l'Université de Cluj, membre correspondant de l'Académie Roumaine³⁶, C. Marinescu,

l'Académie polonaise de Cracovie (1923), membre associé de l'Académie des Sciences, Lettres et Arts de Lyon (1923) et de Naples (1923).

³³ « Vues d'une perspective historique, les guerres balkaniques et la Guerre mondiale n'étaient qu'une longue lutte pour la succession byzantine. Les Etats balkaniques, sortis fortifiés de la lutte, étaient d'autant plus ardents à revendiquer leur part du glorieux héritage. Partout, dans les Balkans, les origines de l'art national sont inséparables de l'histoire de l'art byzantin ; les historiens de ces pays sont contraints de manier les chroniqueurs byzantins et leurs juristes d'étudier les sources du droit gréco-romain. La renaissance des Etats du Sud-Est préparait alors à la byzantinologie un brillant renouveau, au moment où sa désorganisation semblait irrémédiable... C'est à l'historien belge (Henri Pirenne) que revient l'honneur d'avoir discerné avec sagacité ces signes des temps. En dépit des sceptiques, il obtient qu'au cinquième congrès des sciences historiques figurât une section byzantine. *L'illustre roumain Nicolas Iorga y parut : il a conçu l'idée dont nous avons montré...* » ; « La grande Roumanie, qui commence à prendre, sur le terrain scientifique comme sur tous les autres, la place à laquelle elle a droit – une place de premier rang – vient de se signaler par une initiative hardie, couronnée d'un succès complet. Elle a convoqué chez elle le premier Congrès international des études byzantines » (chronique dans la « Revue archéologique », XX (1924), p. 243–246).

³⁴ Les deux éditions des lettres de Iorga qui nous venons de citer contiennent seulement une petite partie du fonds intégral qui compte environ 17 000 lettres et qui se trouve dans la Collection des Manuscrits de l'Académie Roumaine et encore d'autres à sa famille.

³⁵ Vasile Pârvan (1882–1927), disciple de Iorga à l'Université de Bucarest, était un historien de l'antiquité, le promoteur de l'école roumaine d'archéologie. Il avait étudié à Iéna, sous la direction de Heinrich Gelzer (1904), puis passa son doctorat à Berlin et Breslau (1905–1911). (Voir Vulpe, Radu, *Activitatea științifică a istoricului Vasile Pârvan* (L'activité scientifique de l'historien Vasile Pârvan), « Revista de istorie », an X (n° 3), 1957, p. 7–39).

³⁶ Nicolae Bănescu (1878–1971) fut le disciple d'August Heisenberg à Munich (1910–1912) où il a suivi les cours de langue et de littérature byzantine et où il a obtenu le titre de docteur *magna cum laude*. Au moment du Congrès, il était aussi membre de la Société des études byzantines d'Athènes, membre élu dans la Commission de *Byzantion*. Voir M.S Teocharis, L. Hurmuziadi, *Les 90 ans de Nicolae Bănescu*, « Balkan Studies » IX (1968), p. 487–489 ; *Le 90^e anniversaire du professeur Nicolas Bănescu*, « Revue des études sud-est européennes », tome VII (1969), n° 1 ; Nicolae-Șerban Tanașoca, *Balkanologi și Bizantiniști români* (Balkanologues et byzantinistes roumains), București, 2002, p. 93–117.

maître de conférences à l'Université de Bucarest³⁷. Il reste que l'idée du Congrès fut entièrement l'initiative de Nicolae Iorga dans un moment décisif à la fois pour l'évolution des études byzantine et pour l'avenir de la Roumanie.

Le mérite de Iorga dans la convocation du Congrès, ne se fonde pas seulement sur le témoignage de l'historien lui-même, qui le présente souvent comme un succès personnel : « *Mais la chose la plus importante pour moi en ce qui concerne les relations avec l'opinion publique internationale, à qui il faut que nous nous révélions sous tous les aspects fut le succès, regardé longtemps avec la jalousie habituelle, du premier Congrès d'études byzantines qui s'est tenu à Bucarest en avril 1924, avec des résultats durables qui continuent jusqu'à maintenant.* »³⁸ Il faut ajouter que la plupart des byzantinistes qui y ont participé reconnaissent aussi le mérite de Iorga. Ainsi, Charles Diehl, en se souvenant des moments passés en Roumanie, affirmait : « *Mais, pour que ce congrès trouvât le grand succès qu'il a eu, il fallait qu'un homme se rencontrât, d'initiative hardie, de ferme et tenace volonté, d'activité infatigable, qui en fût l'organisateur et l'animateur. Ce fut la bonne fortune des études byzantines que cet homme se soit rencontré. M. Nicolas Jorga, Professeur à l'Université de Bucarest, est un grand historien, auteur de livres remarquables.... C'est lui qui a eu la première idée du Congrès de Bucarest et qui a suscité les bonnes volontés, trouvé les concours nécessaires à son succès. C'est lui qui, toujours présent et infatigable, en a assuré la bonne marche, veillant à tout, soucieux à tout, prodiguant à tous sa sollicitude attentive et sa cordiale amabilité....* »³⁹ A son tour, Henri Grégoire admet que : « *Du point de vue scientifique, le Congrès de Bucarest est un triomphe. Un triomphe personnel pour M. Iorga, ce titan de l'érudition que nous appelons... le Professeur Titanescu ; un triomphe collectif pour la science roumaine, très bien représentée à ce Congrès par une pléiade ; en fin, un triomphe pour l'Idée, pour la science byzantine elle-même, dont l'unité, la variété, la richesse, l'intérêt ont été démontrés d'une manière claire par les communications elles-mêmes, et puis par les conférences de ces trois maîtres de la science et de la clarté, M. Diehl, Collinet et Bréhier.* »⁴⁰

³⁷ Constantin Marinescu, spécialiste en histoire médiévale, docteur *ès lettres*, membre de l'École Pratique des Hautes Études de Paris (1920–1925), membre correspondant de l'Académie de Barcelone.

³⁸ Iorga, *O viajă de om*, p. 120.

³⁹ Charles Diehl, *Impressions de Roumanie*, « Revue des Deux Mondes », p. 834.

⁴⁰ Interview avec H. Grégoire publiée dans « Neamul Românesc », 23 avril 1924, p. 1. « *L'année passée nous avons eu à Bruxelles un grand Congrès historique. Je laisserai de côté toute fierté et je dirai que Bruxelles n'a accordé pas à ce congrès l'intérêt que Bucarest a montré à son Congrès.* » La plus frappante chose, à son avis, n'eut pas la discrimination des historiens allemands (Grégoire opina que l'école de Krumbacher a été représentée par ses anciens élèves qui sont maintenant professeurs partout en Europe), mais la solidarité roumano-balkanique : « *Les héritiers de Byzance ont cessé de se disputer. En communiant aux mêmes souvenirs et à la même tradition, ils nous ont offert l'image d'une vraie concorde. Quand on est arrivé à la question du futur Congrès, Athènes s'est retirée pleine de courtoisie en face de Belgrade, et de cette manière nous avons été épargnés de voter...* »

Quelques années après la mort tragique de l'historien roumain, Vitalien Laurent lia encore l'héritage de ce Congrès au nom de Iorga : « *L'initiative la plus heureuse et la plus féconde de Iorga fut assurément la tenue du premier Congrès d'Etudes Byzantines dans ce capitale en 1924. Sa réussite détermina dans toute l'Europe une efflorescence de nouveaux périodiques. La revue "Byzantion" à Bruxelles, les "Studii bizantini e neoellenici" à Rome, le "Byzantonoslavica" à Prague, l'"Annuaire de la Société des Etudes byzantines" à Athènes; tous ces organes dont le numéro limitaire porte le même millésime, 1924–1925 sont issus de l'enthousiasme soulevé partout par les travaux de cette première assemblée auxquels Iorga avait su donner du prestige et une féconde cohésion.* »⁴¹

⁴¹ Vitalien Laurent, *Nicolas Iorga, Historien de la vie byzantine*, REB IV (1946), p. 5–23.



Ouverture du Congrès (d'après C. Marinescu, *Compte rendu du Premier Congrès International d'Etudes Byzantines*, Bucarest, 1924, Bucarest, 1925). De gauche à droite, Alexandru Lapedatu, directeur de l'Institut d'Histoire Nationale de Cluj-Napoca; Dr. C. Angelescu, ministre de l'Instruction publique, inconnu, Sir Mitchell Ramsey, Université d'Edinburgh, Charles Diehl, Université de Sorbonne, N.P Kondakov, Université Russe de Prague, S.A.R le prince Carol de Roumanie, IoŃ I.C. Brătianu, chef du gouvernement, Nicolae Iorga, Université de Bucarest, inconnu, inconnu.



Groupe de congressistes devant la Fondation Carol (d'après la même source).

Parmi les congressistes: Mihail Şuţu, président de la Société numismatique roumaine (le troisième du gauche à droite), Nicolae Bănescu, Université de Cluj, Gheorghe Brătianu, Université de Jassy.



Un groupe de membres du Congrès à la sortie de la Fondation Carol (d'après la même source).



Les membres du Congrès à l'Académie Roumaine (d'après la même source).

Au centre: Vasile Pârvan, Université de Bucarest, Charles Diehl et Andrea Guarnieri Citati, Université de Palerme. Puis le Père Nicolae Popescu, Université de Bucarest (le premier à droite), V. Ianculescu, sous-directeur de l'Ecole Roumaine en France (le premier à droite, troisième ligne), Ioan Bianu, Université de Bucarest (le troisième à droite, troisième ligne).



Un groupe de membres du Congrès (d'après la même source).

De gauche à droite: Vasile Pârvan, Sir Mitchell Ramsey, Charles Diehl, Louis Bréhier (?), Université de Clermont-Ferrand, Ioan Nistor, Université de Cernăuți, V. Ianculescu. En arrière-plan, on voit: Nicolae Bănescu, Père Nicolae Popescu, Gheorghe Brătianu.

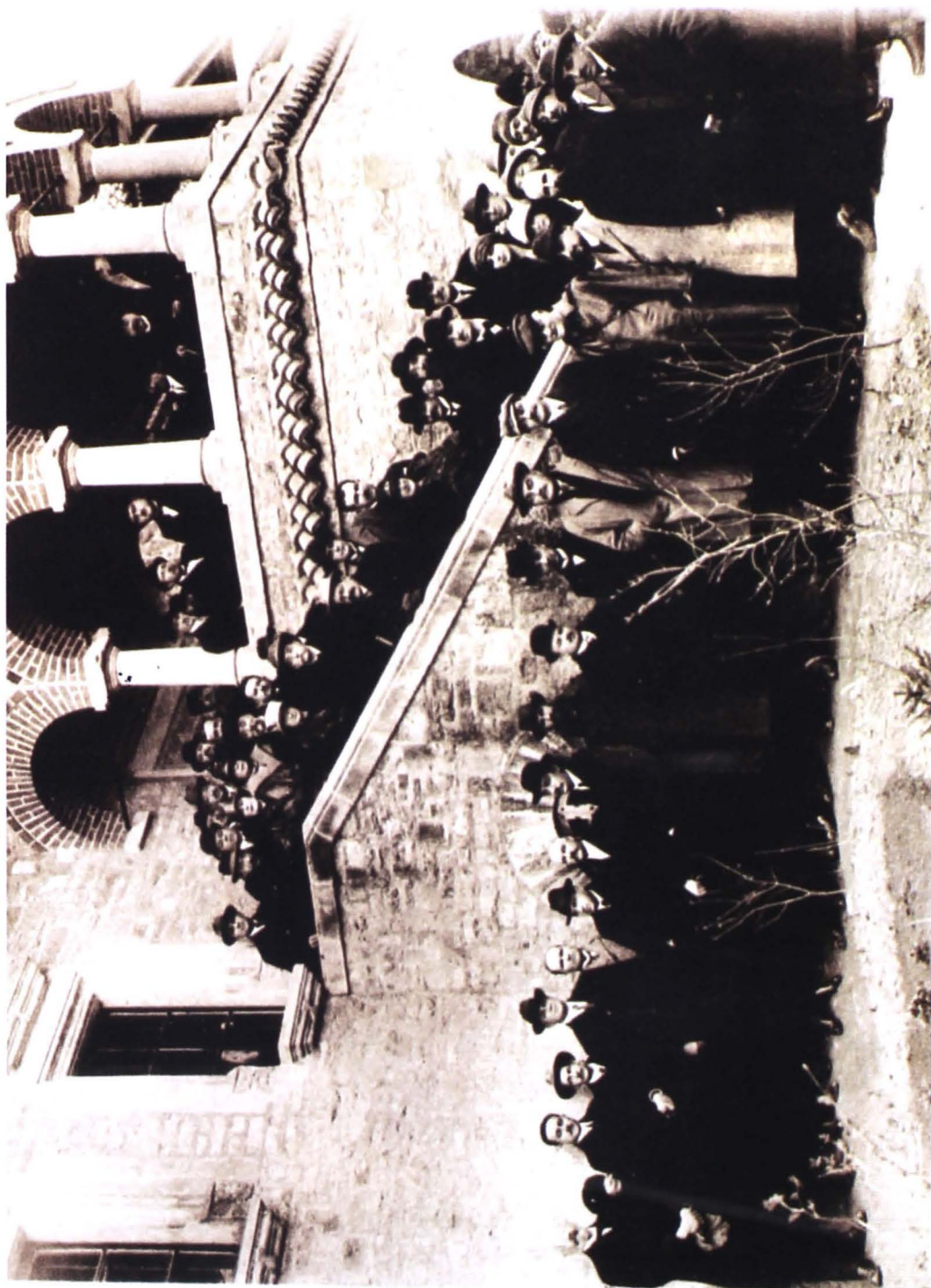
<https://biblioteca-digitala.ro>



Devant le tombeau du Soldat inconnu (d'après la même source).



Un groupe de membres du Congrès au monastère de Cetățuia, Iași (Bibliothèque de l'Académie Roumaine). Au centre: Nicolae Iorga et Mlle Maria Holban.



Au même monastère (l'Institut «Nicolae Iorga»).



Nicolae Iorga et Louis Bréhier (l'Institut «Nicolae Iorga»).



Nicolae Iorga, Mme Catinca Iorga, inconnu, Vasile Pârvan au V^e Congrès International des Sciences Historiques de Bruxelles, 1923 (l'Institut «Nicolae Iorga»).